

## **Les frontières de l'exil, des frontières perméables ?**

### **Une lecture transnationale de la trajectoire légitimiste de María de las Nieves de 1852 à 1909**

« Quand nous étions à Alger, je voyais depuis mes fenêtres une chaîne de montagnes qui ressemblaient exactement aux Pyrénées comme on les voit du Roussillon ; ce fut une des raisons principales de ma préférence pour ce logement contre tous les autres, il me paraissait toujours que l'Espagne était juste derrière »<sup>1</sup>. Entre Alger, l'Espagne, la France et l'Autriche d'où elle écrit la lettre dont est extraite cette citation, María de las Nieves de Braganza de Borbón manifeste en quelques mots son ancrage territorial multiple et son attachement résolu à une terre qui l'exile et qui devient le centre névralgique de son existence politique. Cette Espagne qu'elle devine juste derrière une chaîne de montagne constitue le prisme à travers lequel elle lit le monde, ou, pour reprendre une expression de Catherine Brice, un de ses « schémas d'analyse et de décodage de la réalité »<sup>2</sup>. Ce premier trait caractéristique de sa vision du monde est inséparable de la cause carliste à laquelle elle consacre de nombreuses ressources de natures variées (matérielles, relationnelles, symboliques), en conséquence de quoi la religion catholique et l'exil sont également au premier plan de son engagement dans la cité, appréciable à l'échelle européenne. La trajectoire de vie de la princesse a un sens profondément politique ; ses affiliations légitimistes successives et superposées ainsi que l'exil qui scande son parcours politisent sa biographie.

Le carlisme est un mouvement politique contre-révolutionnaire espagnol qui prend corps autour de la défense des droits dynastiques de Carlos María Isidro de Borbón, appelé Carlos V par ses partisans, dans les années 1830. Au long du XIX<sup>e</sup> siècle, il devient un des phares des légitimismes européens<sup>3</sup>, point de ralliement majeur de ce que Simon Sarlin, Alexandre Dupont ou Jordi Canal ont conceptualisé pour les années 1860 et 1870 comme « l'internationale blanche »<sup>4</sup>. Longtemps étudié du point de vue strictement politique, voire événementiel à

---

<sup>1</sup> Parme, Archives de l'Ordine Costantiniano di San Giorgio (OCSG), 213 – Archivio Borbonico, Duchi di Madrid, Lettre de María de las Nieves de Braganza y de Borbón à Margarita de Borbón-Parma depuis Graz (Autriche), 5 novembre 1881. C'est l'auteur qui traduit depuis l'espagnol.

<sup>2</sup> BRICE, Catherine, *Monarchie et identité nationale en Italie (1861-1900)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010, p. 352.

<sup>3</sup> Pour une approche synthétique de ce mouvement politique dans le temps long, voir CANAL, Jordi, *El Carlismo : dos siglos de contrarrevolución en España*, Madrid, Alianza, 2004, 479 p.

<sup>4</sup> Cette expression a été forgée par les historiens pour rendre compte des solidarités internationales voire transnationales observables entre les différents foyers du légitimisme contre-révolutionnaire européen à l'occasion de l'unité italienne et de la défense des États pontificaux puis lors de la Seconde Guerre carliste de 1872 à 1876.

travers les deux guerres civiles (de 1833 à 1840 puis de 1872 à 1876) et les nombreux conflits et affrontements plus ponctuels qu'il occasionne, le carlisme est également un objet d'étude pertinent pour une histoire sociale et culturelle du politique<sup>5</sup>.

À la jonction entre les légitimismes européens, le noyau des membres exilés de la dynastie des Bourbons d'Espagne et sa base partisane espagnole<sup>6</sup>, le carlisme forme une nébuleuse politique<sup>7</sup>. María de las Nieves y joue un rôle relationnel primordial. Née en 1852 en Bavière, celle-ci est l'aînée des enfants de Miguel I<sup>er</sup> de Bragance, roi déchu de Portugal, et d'Adélaïde de Löwenstein. Elle incarne jusqu'à la naissance de son frère Miguel, en 1853, l'avenir de la cause miguéliste, comprise comme la défense des droits de cette branche de la famille au trône de Portugal associée à une conception contre-révolutionnaire de la monarchie. En 1871, son mariage avec Alfonso Carlos de Borbón y Austria-Este, frère du prétendant carliste d'alors, est un jalon de plus de l'alliance entre branches carlistes et miguélistes des maisons de Bourbon et de Bragance. D'une famille exilée à une autre, d'une cause légitimiste à une autre, María de las Nieves bénéficie de nombreuses dispositions communes à ces deux cultures familiales qui fluidifient son affiliation sans réserve au carlisme. Cette adhésion à la « *Causa* » et cette adoption d'un répertoire mental espagnol se traduisent autour de la Seconde Guerre carliste par deux faits. D'une part, la participation de María de las Nieves à la guerre aux côtés de son époux entre 1872 et 1874 et d'autre part la rédaction de mémoires donnant lieu à la publication de deux volumes dans les années 1930<sup>8</sup>. Le conflit de 1872-1876 marque

---

Ce concept reste à penser dans la durée et en dehors des situations de conflit ouvert. On trouvera une réflexion d'ensemble à ce sujet dans CANAL, J., « Guerres civiles en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, guerre civile européenne et Internationale blanche » dans ZUÑIGA, Jean-Paul (dir.), *Pratiques du transnational. Terrains, preuves, limites*, Paris, Centre de Recherches Historiques, 2011, p. 57-77. Sur l'unité italienne, consulter SARLIN, Simon, *Le Légitimisme en armes : histoire d'une mobilisation internationale contre l'unité italienne*, Rome, Presses de l'École française de Rome, 2013, 331 p. Sur les questions relatives au carlisme, voir DUPONT, Alexandre, « Une Internationale blanche. Les légitimistes français au secours des carlistes (1868-1883) », thèse de doctorat sous la direction de Philippe Boutry, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et de Pedro Rújula, Université de Saragosse, 2015, vol. 1, 758 p.

<sup>5</sup> Approche notamment mise en œuvre concernant la période dont traite cet article, sous l'angle d'un panorama général, dans CANAL, J., *Banderas blancas, boinas rojas : una historia política del carlismo (1876-1939)*, Madrid, Marcial Pons, 2006, 355 p. Voir en particulier le chapitre consacré à la « Gran Familia », p. 237-274.

<sup>6</sup> Les principaux traits sociologiques de cette base partisane sont présentés par Eduardo González Calleja au chapitre 7 de ARÓSTEGUI, Julio, CANAL, J., GONZÁLEZ CALLEJA, Eduardo, *El Carlismo y las guerras carlistas. Hechos, hombres e ideas*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2003, 254 p., « ¿Quiénes eran los carlistas? », p. 143-161.

<sup>7</sup> Au sens que lui donne Christian Topalov : « Un univers fini, mais aux contours indécis, une matière discontinue faite de noyaux denses et de zones relativement vides, de corps en voie de formation ou de désintégration, un ensemble d'objets organisés en systèmes partiels mais entraînés dans un mouvement d'ensemble ». TOPALOV, Christian, *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 13.

<sup>8</sup> LAS NIEVES DE BRAGANZA María de, *Mis memorias sobre nuestra campaña en Cataluña en 1872 y 1873 y en el Centro en 1874*, vol. 1, Madrid : Espasa-Calpe, 1934, 390 p. et vol. 2, Madrid, Espasa-Calpe, 1938, 313 p. Un troisième volume a été publié à titre posthume tandis que le manuscrit inachevé du quatrième n'a jamais été édité.

donc le début et la fin de la carrière carliste de María de las Nieves qui décède en 1941<sup>9</sup>.

Contre leur gré, María de las Nieves et son époux Alfonso Carlos quittent le front et l'Espagne en 1874 et gagnent le chemin de leur exil autrichien. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ils évoluent dans un cadre matériel confortable entre leurs résidences de Vienne, de Graz ou d'Ebenzweyer. Une fois le conflit terminé et perdu en 1876, ils participent à la gestion des intérêts du carlisme depuis l'exil, organisée par les prétendants successifs jouant de concert le rôle de chef de famille. Jaime III succède à son père Carlos VII à son décès en 1909 avant de transférer sa charge à Alfonso Carlos en 1931, qui l'occupe jusqu'en 1936. Nous nous concentrons ici sur la trajectoire de María de las Nieves dans un milieu légitimiste européen, de sa naissance au décès de Carlos. Il s'agit d'un moment de transition pour la cause carliste qui a redéfini avec ce dernier son répertoire d'action politique, abandonnant, non sans tentation d'y revenir, la voie insurrectionnelle pour s'inscrire dans le cadre légal de la *Restauración*, notamment en jouant le jeu des élections parlementaires. La séquence qui se referme avec le décès de Carlos est également importante du point de vue du milieu familial au sein de cette dynastie, puisque s'y jouent de nombreux conflits entre le chef de famille et ses différents membres. L'éducation de son héritier présomptif, Jaime, est un enjeu de taille dans ce milieu familial et différentes conceptions de la cause carliste s'y expriment autour de cette question.

La question de l'exil trace un lien évident entre la question de la frontière et celle de la trajectoire individuelle, comprise dans son acception politique, de María de las Nieves. La relation que l'on peut établir entre la notion d'exil et celle de frontière ne va pourtant pas de soi. L'exil peut tout aussi bien participer à l'essentialisation ou à la naturalisation de la frontière dans le cas où elle devient un horizon et une limite comme les Pyrénées le sont pour María de las Nieves. Mais en s'inscrivant dans le cadre d'une culture politique et familiale, comme dans le cas précis du carlisme, l'exil peut aussi reconfigurer voire dépasser, paradoxalement, certaines frontières. La trajectoire personnelle de María de las Nieves de Braganza y de Borbón peut être lue au regard de ces deux dynamiques et des différentes frontières qu'elle traverse, définit, s'approprie. Qu'elle les subisse ou les dépasse, les affirme ou les efface, María de las Nieves interagit tout au long de ses exils avec tout un ensemble de frontières. On ne saurait se contenter ici de traiter de la frontière en tant que limite territoriale de la souveraineté d'un État, bien que notre propos parte souvent de cette définition. On traitera de la frontière de manière extensive pour penser toutes les situations où les individus franchissent des limites qui leur sont

---

<sup>9</sup> Nous empruntons la notion de carrière à Muriel Darmon, sociologue, qui en définit la portée hors du champ professionnel dans DARMON, Muriel, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, n° 82, 2008, p. 149-167.

imposées par un système normatif donné, comme par exemple les frontières de genre qui sont *a priori* particulièrement nettes dans le milieu contre-révolutionnaire<sup>10</sup> mais que l'exil tend à remodeler.

À partir de la singularité et de l'originalité de la trajectoire d'un personnage, il est possible de penser un certain nombre de phénomènes, et notamment la façon dont le franchissement de différentes frontières marque des identités, colore inégalement les espaces de vie et finalement informe les trajectoires individuelles. On peut également penser par la frontière la façon dont l'exil, en fermant un monde, en ouvre d'autres.

Les sources du for privé, essentiellement les journaux intimes et la correspondance conservés à l'Archivo Histórico Nacional de Madrid dans le fonds de la famille de Bourbon-Parme<sup>11</sup>, permettent d'élaborer une histoire relationnelle d'où ressort la trajectoire individuelle de María de las Nieves. De ces réflexions émergent plusieurs points, et en premier lieu celui de son multiple exil entraînant le franchissement de nombreuses frontières au long de son existence. En résulte une situation où la frontière, notamment espagnole, est une contrainte et une limite pour elle, qui bloque son horizon politique et individuel. Mais les ressources de divers ordres dont elle dispose, et notamment son habitus transnational, lui donnent les moyens de s'affranchir de la frontière, dans un contexte relationnel européen<sup>12</sup>.

### **Une vie passée à traverser les frontières.**

La trajectoire de vie de María de las Nieves est marquée par l'expérience de l'exil qui la renvoie sans cesse au-delà des frontières de référence qu'elle se donne ou qu'on lui donne et construit pour elle dans différents contextes. Sans que cela soit ici notre propos, il serait intéressant de mettre en évidence les acteurs et les modalités de construction des frontières et des horizons de référence de son existence. Nous retenons tout de même l'idée selon laquelle le sens politique de la vie de María de las Nieves ne lui appartient pas pleinement ; il est informé par un nombre important de mécanismes de politisation directe ou indirecte sur lesquels elle n'a pas de contrôle. Cela n'empêche pas pour autant qu'elle récupère et s'approprie ces

---

<sup>10</sup> Alexandre Dupont parle, pour caractériser cela, d'une culture politique qui accorde une marge de manœuvre, une certaine *agency* aux femmes sans jamais valoriser ni même penser la question de leur émancipation. La présence de cette logique sans la seconde n'est pas contradictoire dans ce lieu social, comme il le montre dans DUPONT, A., « Soignantes et consolatrices ? Femmes contre-révolutionnaires dans la Seconde guerre carliste (Espagne, 1872-1876) », *Genre & Histoire* [En ligne], n° 19, Printemps 2017, mis en ligne le 01 juillet 2017, consulté le 25 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/2695>.

<sup>11</sup> Madrid, Archivo Histórico Nacional, AHN, Fonds de la famille de Bourbon-Parme, série María de las Nieves de Braganza y de Borbón.

<sup>12</sup> Nous choisissons de définir l'habitus comme l'ensemble de dispositions structurantes intériorisées aux différents stades de la socialisation, formant un principe générateur de pratiques et de représentations objectivement classables mais aussi un système de classement de ces pratiques et représentations.

éléments de socialisation politique<sup>13</sup>. L'analyse des sources intimes, et principalement des nombreux journaux dont 79 restent conservés à l'*Archivo Histórico Nacional* de Madrid, montre que la princesse met cette dimension politique au premier plan de son existence et de sa lecture du monde environnant. Suivant ces constatations, on peut avancer que María de las Nieves subit un triple exil, la renvoyant sans cesse au-delà des frontières.

Le premier élément de ce triple exil tient à une condition de genre. En tant que princesse de Bragançe et fille de l'ancien roi et prétendant au trône de Portugal, María de las Nieves est destinée à accomplir un mariage au-delà des frontières de son royaume d'origine. Cela ne lui est néanmoins pas prescrit dans l'immédiat puisque de 1852 à 1853, date de la naissance de son frère, elle est tenue en tant qu'aînée pour héritière présomptive des droits que revendique son père sur la couronne de Portugal. Mais, de fait, l'arrivée d'un héritier masculin l'assigne nettement à sa condition de fille-à-mariage. Cette dimension constitutive de l'existence des princesses a été mise en évidence pour les époques médiévales et modernes<sup>14</sup>, sans faire l'objet d'une analyse synthétique pour l'époque contemporaine. Ce n'est pas pour autant que le modèle cesse de fonctionner. La convergence des intérêts légitimistes au cœur de l'« internationale blanche » passe notamment par le renouvellement d'alliances familiales fondées sur la mobilité des princesses qui en sont la plupart du temps les pivots. Plus que la condition genrée de la princesse en elle-même, ce sont en fait les réalités géopolitiques que cette condition permet de soutenir par l'alliance qui varient d'une époque à une autre. En l'occurrence, María de las Nieves est un agent de l'alliance entre la branche carliste de la dynastie des Bourbons d'Espagne et la branche miguéliste de la dynastie des Bragançe de Portugal.

Ce premier exil consubstantiel à l'existence de María de las Nieves est redoublé par le fait qu'elle naît dans une famille exilée. Son père règne sur le royaume de Portugal sous le nom de Miguel I<sup>er</sup> de Bragança de 1828 à 1834. Il est alors destitué au profit de Maria II de Portugal et prend le chemin de l'exil, donnant naissance à la cause miguéliste qui luttera alors pour le

---

<sup>13</sup> On parle alors, pour reprendre une typologie travaillée par Muriel Darmon, d'une socialisation secondaire de confirmation, par opposition aux socialisations secondaires de transformation et de conversion. La socialisation secondaire caractérise l'âge de la vie où l'individu sortant du milieu familial confronte les différentes dispositions acquises lors de la socialisation primaire, à l'enfance et à l'adolescence, à différentes institutions capables de les remodeler. L'appropriation des dispositions inculquées dans l'enfance est effective chez María de las Nieves et se veut totale, du fait notamment de la grande proximité entre les cultures politiques et familiales du miguélisme et du carlisme, institutions principales de ses socialisations politiques primaires et secondaires. Pour une synthèse des travaux sur la socialisation, voir DARMON, M., *La Socialisation*, Paris, A. Colin, 2006, 127 p.

<sup>14</sup> Pour l'époque médiévale, le numéro 48 de la revue *Médiévales* coordonné par Didier Lett et Olivier Mattéoni embrasse les différents aspects de la question. LETT, Didier, MATTEONI, Olivier, « Princes et princesses à la fin du Moyen Âge », *Médiévales*, n° 48, 2005 p. 5-14 pour l'introduction au dit numéro. Pour l'époque moderne, voir POUTRIN, Isabelle et SCHAUB, Marie-Karine (dir.). *Femmes et pouvoir politique. Les princesses d'Europe, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bréal, 2007, 334 p., qui constitue un bon point d'entrée sur la question.

rétablissement du roi déchu puis de ses descendants sur le trône de Portugal pendant plusieurs décennies<sup>15</sup>. En 1851, il épouse Adélaïde de Löwenstein-Wertheim-Rosenberg et le couple s'établit à Kleineubach, dans le château Löwenstein où naît María de las Nieves. À sa naissance, la princesse est donc déjà rejetée de l'autre côté de la frontière politique et étatique qui constitue la référence pour elle. Cette frontière de référence qui lui est imposée par sa naissance et son environnement politico-familial ne semble précisément pas constituer une référence forte pour elle dans la conscience qu'elle a de sa propre trajectoire. Elle n'adopte ni un référentiel portugais ni miguéliste dans ses écrits intimes ; cela arrive rarement dans la correspondance<sup>16</sup>. María de las Nieves garde toutefois des liens avec cette cause même après son adhésion au carlisme. Ces liens se matérialisent d'une part par la relation qu'elle entretient avec son frère, prétendant miguéliste à partir du décès de leur père en 1866. D'autre part, la permanence de ce lien se manifeste à travers la lecture plus ou moins assidue du journal légitimiste portugais *A Nação*<sup>17</sup>, ainsi que par la relation épistolaire qu'elle entretient avec plusieurs de ses rédacteurs. Les conditions et la réalisation de ce second exil semblent confirmer les dispositions du premier : à son mariage elle adopte pleinement le répertoire espagnol carliste, ce qui se traduit notamment à terme par un emploi exclusif de la langue espagnole dans les écrits intimes.

La princesse portugaise se marie en 1871 à un prince carliste exilé, Alfonso Carlos de Borbón y Austria-Este. Elle adopte promptement l'ensemble des codes du carlisme, ce à quoi elle était prédisposée par sa socialisation miguéliste et se hâte d'apprendre le castillan. Lorsqu'elle franchit la frontière espagnole en 1872 à l'occasion du déclenchement de la Seconde Guerre carliste, elle s'abstrait pour un temps de sa situation d'exil. C'est une expérience décisive pour María de las Nieves qui accompagne son époux sur le front – ce que figure le tableau ci-dessous – et s'engage dans le conflit de façon singulière, se rattachant, comme l'a montré Alexandre Dupont, à une certaine tradition contre-révolutionnaire. Elle ne se conforme pas aux rôles classiques de soignantes et de consolatrices dévolus aux femmes

---

<sup>15</sup> Sur la cause miguéliste et l'histoire de la contre-révolution au Portugal, voir LOUSADA, Maria Alexandre, FERREIRA, Maria de Fatima Sa e Melo, *D. Miguel*, Lisbonne, Temas e Debates, 2009, 448 p. En particulier, sur l'exil de Miguel et de sa famille, consulter FERREIRA, M., « Les exils de Dom Miguel », dans DUMONS, Bruno, MULTON, Hilaire (dir.), « *Blancs* » et contre-révolutionnaires en Europe : espaces, réseaux, cultures et mémoire, fin XVIII<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècles : France, Italie, Espagne, Portugal, Rome, École française de Rome, 2011, p. 379-399 ; FERREIRA, M., « L'exil européen de Dom Miguel de Brangança (1834-1866) », dans DUMONS, B. (dir.), *Rois et princes en exil, une histoire transnationale du politique dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Riveneuve éditions, 2015, p. 61-73.

<sup>16</sup> Cette analyse vaut à partir du moment où nous avons des sources de cet ordre, c'est-à-dire à partir de 1872 et donc après son mariage. Nous ne savons rien à ce stade de la façon dont son exil miguéliste est vécu avant qu'elle passe à la famille carliste.

<sup>17</sup> Nous restons tributaires de l'état de conservation des sources qui nous empêche de déterminer avec certitude la fréquence à laquelle María de las Nieves consulte ce titre, paru entre 1848 et 1927. De nombreuses traces laissent toutefois penser que sa lecture en était régulière plus qu'occasionnelle.

dans l'organisation de l'effort de guerre carliste. Le « XIX<sup>e</sup> siècle, écrit-il, a peu à peu consacré, au sein de la culture légitimiste, la figure de la princesse présente sur le front et partageant les risques de la guerre avec ses soldats – sans pour autant combattre »<sup>18</sup>. Malgré ces précédents (la duchesse de Berry, la princesse de Beira ou Marie-Sophie de Bavière), nous pouvons affirmer qu'à cette occasion María de las Nieves franchit une frontière de genre, une limite dans l'ordre des représentations attribuant, *a fortiori* dans le milieu contre-révolutionnaire, des rôles précis aux deux sexes en temps de guerre. Le tableau reproduit ici montre que ce franchissement est valorisé dans les représentations qui campent le portrait social de la princesse en amazone et en chef de guerre.



*María de las Nieves à la bataille d'Alpens*<sup>19</sup>

L'exil carliste de María de las Nieves est renouvelé lorsqu'elle quitte l'Espagne en 1874 aux côtés de son époux et ce bien avant que le carlisme soit défait par les *alfonsinos*<sup>20</sup> en 1876. Le départ du couple fait suite à des conflits entre officiers carlistes opposant Francisco Savalls

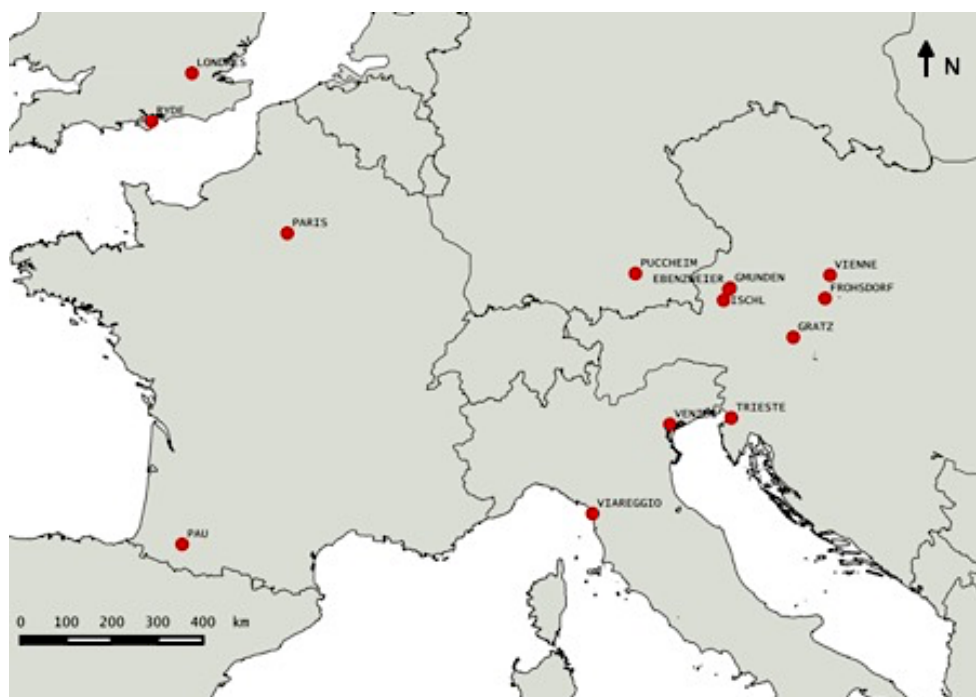
<sup>18</sup> DUPONT, A., « Soignantes et consolatrices ? ... », *op. cit.*, 2017, § 12.

<sup>19</sup> « La batalla de Alpens. Reproducción de un cuadro de notable pintor polaco ». La reproduction est donnée dans María de LAS NIEVES DE BRAGANZA, *Mis memorias...*, vol. 1, *op. cit.*, 1934, p. 264. Elle n'est accompagnée d'aucun détail technique.

<sup>20</sup> Soldats de l'armée du roi Alfonso XII. À la fin de l'année 1874, la monarchie des Bourbons est restaurée et met fin à la Première République espagnole. Le régime dit de la *Restauración* prend alors la charge des combats contre les troupes carlistes et le conflit se termine le 28 février 1876.

à Alfonso Carlos, conflits que le prétendant Carlos VII tranche en défaveur de son frère. Ce moment est celui de l'exil au sens commun, comme départ contraint et forcé d'un territoire défini comme le sien. C'est un point d'inflexion important dans la trajectoire de María de las Nieves qui jamais plus ne connaîtra l'Espagne de cette façon.

Ce triple exil de la princesse miguéliste et carliste l'inscrit dans un territoire européen vaste, ce qu'illustre la carte ci-dessous. Ces phénomènes lui donnent l'Espagne – le Portugal dans une moindre mesure – comme point d'attache et l'ouest de l'Europe comme espace de vie. L'exil distord les réseaux carlistes et bouleverse leurs pratiques ; alors que le couple exilé s'établit en Autriche, entre Vienne, Ebenzweyer ou Graz pour la période considérée, le reste de la famille est dispersé en Europe. L'Italie, avec Venise où réside le prétendant et Viareggio où réside son épouse, la France et notamment Paris qui entretient une relation complexe avec les exilés ou l'Angleterre avec Londres constituent les différents foyers de l'exil carliste plus ou moins itinérant mais relativement stable dans le cas de María de las Nieves.



*Les lieux de l'exil carliste à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>*

Mettre en évidence l'idée d'un triple exil permet de souligner l'importance de la dimension réflexive, c'est-à-dire de la façon dont l'exil comme situation administrative est

<sup>21</sup> Auteur : Guilhem Chauvet. Date : février 2019. Données : Global Administrative Areas, GADM – Archivo Histórico Nacional, AHN.



approprié et pensé comme tel ou non. La notion de frontière permet d'articuler ces réflexions car elle est au cœur de l'expérience de l'exil. Au-delà des frontières, du fait de ces exils répétés qui scandent son existence, la princesse est aussi renvoyée au-delà des frontières de son genre à l'occasion de la Seconde Guerre carliste. La propagande anticarliste, républicaine ou *alfonsina*, en fait une figure monstrueuse notamment responsable du sac de la ville de Cuenca en 1874. L'illustration ci-dessous, tirée de mémoires satiriques attachés à sa figure, en témoigne.



*Un crime de sang froid. Une image de María de las Nieves dans l'imaginaire anticarliste<sup>22</sup>*

Publiés à partir de 1875, ces mémoires la montrent capable de crime de sang froid et en font une usurpatrice. Cette représentation restera tenace au fil des années et peut être résumée par un des surnoms qu'elle gagne lors la guerre civile : « Attila en jupons »<sup>23</sup>. Ce surnom est opposé à celui qui a cours parmi les carlistes mais qui est également utilisé avec ironie par leurs

<sup>22</sup> Illustration extraite de J.T.R., *Memorias de Doña Blanca: obra redactada en vista de documentos importantísimos e inéditos*, Barcelone, Imprenta de la Renaxensa, 1875, p. 1.

<sup>23</sup> « Attila en faldas », expression notamment employée par Benito Pérez Gáldos. PÉREZ GÁLDOS, Benito, *Episodios Nacionales*, 45, *De Cartago a Sagunto*, Madrid, Alianza, 1980 [1911], p. 165.

opposants : « Doña Blanca ». Ce dernier traduit par l'allusion à la blancheur la même idée que celui d'« *Amazona del Ideal* », donné par le propagandiste Federico Garcia Sanchiz<sup>24</sup>. María de las Nieves est par là définie comme un symbole de pureté et de piété sans contradiction avec sa participation à la guerre, pensée comme gage de valeur.

Située en de nombreux sens en dehors des frontières qu'elle prend pour référence, la trajectoire de María de las Nieves est *hors normes*. Sa singularité n'en pas pour autant moins représentative de certains phénomènes relatifs à l'exil. Son itinéraire met bien en évidence que l'exil, aussi bien qu'il ferme un monde, est susceptible d'en ouvrir un nouveau.

### **Les yeux rivés sur la crête des Pyrénées. Exil objectif, exil réflexif.**

L'exil est souvent pensé comme une situation de détresse matérielle, de précarité relationnelle et, globalement, d'instabilité. D'après les définitions qu'en donne le Littré<sup>25</sup>, l'exil est l'état de celui que l'autorité force à vivre hors de sa patrie et désigne par extension « tout séjour hors du lieu où l'on voudrait être »<sup>26</sup>. La notion d'exil est donc investie d'une charge négative qu'on retrouve à la fois dans son acception administrative et dans son acception subjective. L'effet de l'exil sur la trajectoire, en repoussant l'individu au-delà de toutes les frontières desquelles il est familier, serait de le priver d'appuis et de soutiens. Dans le cas de María de las Nieves, pour la période qui nous intéresse<sup>27</sup>, on peut affirmer que celle-ci ne connaît pas de détresse autre que morale. La situation objective d'exil se manifeste par une interdiction de séjour en Espagne et par une demande d'extradition adressée aux autorités d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie par le gouvernement espagnol dès 1875 pour motifs de violence, assassinat et incendie<sup>28</sup>. Ce premier niveau de réalité indépassable constitue le socle sur lequel se construit l'exil de María de las Nieves, la base à partir de laquelle le sentiment d'exil est ressenti. S'élève sur cette base un deuxième niveau de réalité, subjectif, qui fait de l'exil une réalité concrète et quotidienne. La situation matérielle de María de las Nieves, séjournant entre différents palais accompagnée d'une suite de domestiques, est confortable. Les sociabilités aristocratiques reconstituées autour des lieux de l'exil et particulièrement aux alentours du lac Traunsee en Autriche, lui permettent de jouir d'un environnement relationnel

---

<sup>24</sup> « Amazone de l'Idéal », sous-entendu de la cause carliste ainsi idéalisée. Expression citée dans CANAL, J., *Banderas blancas, op. cit.*, 2007, p. 252.

<sup>25</sup> « Exil ». *Dictionnaire de la langue française*, t. 2, Versailles, Encyclopædia Britannica France, 2001, p. 1564.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> La situation est toute autre dans les décennies suivantes, la Première Guerre mondiale affectant durablement les conditions de l'exil de María de las Nieves.

<sup>28</sup> En mars 1875, différents titres de la presse européenne font état de cette demande. Madrid, AHN, fonds de la famille de Bourbon-Parme, 96, Exp. 4.

qui n'a rien d'anormal pour elle. En théorie, la conjonction de ces comforts matériels et relationnels pourrait lui permettre de s'affranchir de la situation objective d'exil, comme elle semble bien s'affranchir de son exil miguéliste. C'est le fait qu'elle se vive et se pense comme exilée, qu'elle séjourne hors des lieux où elle voudrait être, qui est le mieux à même de caractériser son exil comme une situation réflexive tenant par certains aspects à une fiction. Cela ne signifie pas que María de las Nieves a le choix d'être exilée ou non ; la situation réflexive d'exil découle de ses convictions politiques et de son adhésion sans limites au carlisme d'où vient son ancrage mental en Espagne. Au centre de son existence et de son appréhension du monde, l'exil participe à donner à sa trajectoire un sens résolument politique. On ne peut penser la trajectoire biographique de la princesse en s'affranchissant de la dimension politique qui en est constitutive.

La première des réalités qu'entraîne l'exil est une situation administrative : l'impossibilité de séjourner en Espagne. Si dans la plupart des cas, les carlistes exilés après 1876 ont pu regagner leur territoire au bout de quelques années, les officiers et les membres de la lignée carliste sont officiellement tenus à l'écart de la frontière espagnole. La diplomatie espagnole s'assure par ailleurs de la surveillance des individus concernés par les polices étrangères<sup>29</sup>. Dans les écrits intimes de María de las Nieves se lit un fort intérêt pour la vie politique espagnole et pour ce qui, en Europe, concerne l'Espagne. Ses informations reposent sur la presse, d'abord autrichienne. La presse espagnole ne lui parvient que dans un second temps, dans un délai moyen de quatre jours environ. Entre temps arrivent les télégrammes espagnols, puis enfin se nouent des correspondances entre elle et l'Espagne autour de certains événements, à l'exemple de l'assassinat du chef du gouvernement Cánovas del Castillo en août 1897. Ce schéma cadencé indique une posture critique de la princesse à l'égard de l'information. L'exil en altère la qualité et modifie son appréciation par María de las Nieves, qui entreprend, le plus souvent, de croiser les sources. Ses journaux intimes qui forment une sorte d'archipel de commentaires de la vie politique sont le lieu où ces processus s'expriment le mieux. Par ces mécanismes et en accentuant l'esprit critique de María de las Nieves, l'exil renforce sa politisation. Nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle l'exil constitue dans ce cas une *culture politique* au sens où il associe à un certain nombre d'idées cardinales des façons de faire, de lire, etc.

Il faut noter par ailleurs que l'exil participe de l'essentialisation des frontières et donne corps à l'idée de nation en faisant de la frontière l'objet d'une lutte de premier ordre. Les

---

<sup>29</sup> Voir CANAL, J., « L'exil de Don Carlos à Paris (1876-1878) », dans DUMONS, B. (dir.), *Rois et princes en exil*, op. cit., 2015, p. 95-126.

frontières espagnoles qui font l'objet d'une grande attention sont naturalisées et associées à des traits caractéristiques de l'*españolidad*<sup>30</sup>. La frontière espagnole devient la seule frontière valable pour María de las Nieves dans la mesure où c'est la seule qu'elle ne puisse franchir, la seule qui soit pour elle une frontière au sens de barrière, renfermant l'espace national sacralisé. Les dynamiques de l'exil au XIX<sup>e</sup> siècle participent ainsi du renfermement sur soi du modèle national, ou du moins en sont un signe extérieur. Exclure un individu d'Espagne revient à marquer territorialement ce qui est l'Espagne et ce qui ne l'est pas. Dans le cas de María de las Nieves, l'exil renforce des logiques nationales déjà bien implantées dans son esprit et dans son habitus politique.

### **Un exil sans frontières ? L'habitus transnational de María de las Nieves.**

La trajectoire de María de las Nieves est singulière vis-à-vis des frontières. Sur la base des indices de correspondance qui sont conservés à l'Archivo Histórico Nacional et qui recensent une partie des lettres envoyées par María de las Nieves entre 1875 et 1921, nous avons pu relever 381 mentions de lieux sur un total de 2 972 lettres référencées<sup>31</sup>. La cartographie de la répartition des correspondants de la princesse est interprétable à plusieurs échelles. À petite échelle, on peut mettre en avant la grande concentration européenne des correspondants de la princesse. Les exceptions sont rares et correspondent souvent à des relations épistolaires avec des missionnaires. En Europe, la correspondance est polarisée autour des lieux de l'exil de María de las Nieves. 30% des lettres localisées sont envoyées en Autriche, ce qui met l'accent sur la dimension locale des pratiques quotidiennes et relationnelles de la princesse. La France représente 16,5 % de ces lettres qui sont concentrées dans les lieux de prédilection de l'aristocratie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Paris, Versailles, Côte d'Azur). L'Espagne enfin, avec 21 lettres référencées, ne représente que 5,5 % du corpus. Une rapide comparaison avec la répartition géographique des correspondants de Jaime, prétendant à partir de 1909, montre que cette structure lui est propre. Sur 170 lettres traitées pour l'année 1909, Jaime envoie 105, soit 62 %, en Espagne, taux qui atteint les 25 % pour la France<sup>32</sup>. Cette comparaison est édifiante car elle montre que le réseau de la princesse n'est pas centré sur l'Espagne contrairement à ce que ses positions politiques pourraient laisser croire. Une analyse plus

---

<sup>30</sup> Sur les traits de l'espagnolité, consulter ÁLVAREZ JUNCO, José, *Mater Dolorosa. La Idea de España en el siglo XIX*, Madrid, Taurus, 2001, 684 p.

<sup>31</sup> Madrid, AHN, fonds de la famille de Bourbon-Parme, Indice de salida de correspondencia, 5 cartons, 1875-1921.

<sup>32</sup> Madrid, AHN, fonds de la famille de Bourbon-Parme, 31, L.359, Indice de salida de correspondencia, 1909-1911. Ce carton est classé par erreur parmi les indices de correspondance de María de las Nieves.

détaillée de la correspondance montre que ces relations sont comme des ressources pour la cause carliste et qu'elle-même constitue une ressource pour ses correspondants au niveau européen du légitimisme et au niveau local des sociabilités. Cette dernière dynamique se trouve renforcée lorsque sa nièce Zita de Bourbon-Parme se marie à l'archiduc Charles d'Autriche en 1911. Abordée d'un point de vue qualitatif, une bonne partie de la correspondance est investie d'un contenu politique au moins dormant et permet de montrer que la princesse même exilée est un agent de l'internationale blanche entendue comme réseau de solidarités légitimistes et contre-révolutionnaires européennes.

Pour s'affranchir des frontières, María de las Nieves peut mettre à profit son polyglottisme. Les sources intimes témoignent de la maîtrise de six langues : espagnol, français, allemand, portugais, anglais et italien. Cette compétence lui permet de consulter directement un grand nombre de titres de presse et d'enrichir le croisement des informations qu'elle opère. Sans hiérarchie particulière, on peut citer parmi les principaux titres qu'elle lit : *Die Zeit*, la *Neue Freie Presse* pour l'Autriche, *Il Piccolo* ou *La Gazzetta di Venezia* pour l'Italie, le *London Times* pour l'Angleterre, *Le Matin*, *Le Petit Marseillais*, *L'Univers* ou *Le Figaro* pour la France, *A Nação* pour le Portugal et enfin *El Imparcial* et *El Correo Español* pour l'Espagne<sup>33</sup>.

Les ressources relationnelles de María de las Nieves lui permettent enfin de contourner l'interdiction administrative de séjour en Espagne. Ainsi l'administration impériale de François-Joseph a pu délivrer au couple princier de faux passeports – sous le nom de Herr Johannes et Frau Marie von Rivera. Cette capacité à produire de fausses identités leur a permis de réaliser des voyages en Espagne comme en 1879 au sanctuaire de Nuria<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> On retrouve un grand nombre de coupures de presse collées et commentées dans les journaux intimes de la princesse.

<sup>34</sup> Un carnet de voyage en rend compte : Madrid, AHN, fonds de la famille de Bourbon-Parme, 22, L.261, Cuaderno de viaje de regreso a España, 1879.



*Le faux passeport de María de las Nieves délivré le 4 février 1879<sup>35</sup>*

Cet ensemble de moyens et de ressources met en évidence la faculté de María de las Nieves à évoluer dans un environnement *extra-national*, où la question de la nation – de la langue, des sociabilités, etc. – n’est pas un problème. Cela n’empêche bien évidemment pas que son regard soit tourné vers l’Espagne, mais elle a la capacité de s’en affranchir et de s’abstraire d’un contexte où la frontière est une donnée handicapante. Il nous paraît cohérent pour synthétiser cela d’affirmer que María de las Nieves est dotée d’un habitus transnational, c’est-à-dire qu’elle a intégré un certain nombre de dispositions qui lui permettent, dans certains contextes, d’agir et de penser les choses en faisant abstraction de la catégorie de nation. Sa trajectoire fortement marquée par la frontière d’un point de vue politique y résiste d’un point de vue social et spatial, atténuant les contraintes de l’exil.

Nous pouvons reprendre le concept d’espace positionnel de Luc Boltanski pour conclure nos analyses. Dans un article de 1973 consacré à l’analyse du corps des professeurs de l’IEP de Paris, celui-ci met en évidence la capacité des élites à mettre en cohérence des positions sociales variées susceptibles d’entrer en contradiction, notamment du fait de leur capacité à produire un

<sup>35</sup> Madrid, AHN, ES.28079.AHN/4.2.33.5.5.5, Correspondencia, 1862-1898.

discours homogène sur leur trajectoire<sup>36</sup>. Si on évalue la carrière carliste de María de las Nieves à travers ce prisme, on peut démontrer que la contradiction apparente entre ses convictions politiques fortement affirmées et sa situation d'exil de fait ne pose guère problème. Dans un environnement de grande maîtrise de la frontière, ce hiatus est l'objet d'une gestion que la princesse met à son actif. L'exil, par ailleurs, peut finir par devenir une ressource pour défendre la cause. Il est aussi une ressource au sens où il affaiblit la visibilité publique de la princesse et lui permet de réaliser son influence privée, nerf de son pouvoir relatif, dans le milieu familial. Au-delà de la frontière, María de las Nieves acquiert une marge de manœuvre concrétisée dans l'internationale blanche.

La frontière est donc au cœur de sa trajectoire tout comme sa trajectoire travaille différentes frontières. Si l'exil participe de la naturalisation de la frontière territoriale de référence, il est également, lorsque les conditions matérielles et relationnelles le permettent, suffisamment plastique – dans sa dimension réflexive – pour permettre la fluidité d'un certain nombre de frontières. Les frontières de l'exil sont, dans ce cas précis, perméables et leur nature est définie par l'expérience même de l'exil et la façon dont il est investi. La culture familiale aristocratique commune au miguélisme et au carlisme intègre dès le départ la gestion de la frontière à l'habitus de la princesse. Cette culture familiale est adossée à une culture politique contre-révolutionnaire dont l'exil est une dimension primordiale. Les importantes ressources dont María de las Nieves dispose pour évoluer dans un milieu transnational lui sont inculquées dans le milieu familial de la haute-aristocratie. Cela lui donne les moyens dans le contexte particulier de son exil carliste d'en atténuer les désagréments par la maîtrise de frontières variées. Par ailleurs, son exil qui prend racine dans son adhésion totale au carlisme – amorcée par une socialisation primaire qui la dispose parfaitement à cela – rend concrètes et présentes dans son quotidien des frontières dont elle eut pu s'affranchir. C'est bien que l'exil, dans le cas de María de las Nieves de Braganza y de Borbón, ferme un monde en ouvrant un autre.

Guilhem Chauvet

Université Clermont-Auvergne

EA 1001 Centre d'Histoire « Espaces et Cultures »

63 000 Clermont-Ferrand, France

chauvetguilhem@live.fr

---

<sup>36</sup> BOLTANSKI, Luc, « L'espace positionnel : multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe », *Revue française de sociologie*, 1973, n° 14-1, p. 3-26.